JEAN-PAUL ET L'ÉGLISE DES HOMMES

Sommes-nous si en colère contre Jean-Paul II, que nous répondions à sa visite par un dossier sur la place des femmes dans l'Église catholique romaine ? Pourquoi cette colère ? Même interventionnistes, ses propos ne modifient pas concrètement nos vies quotidiennes. Catholiques, nous en ignorons les interdits contraceptifs. Non croyantes, ce n'est même pas nous qu'il admoneste.

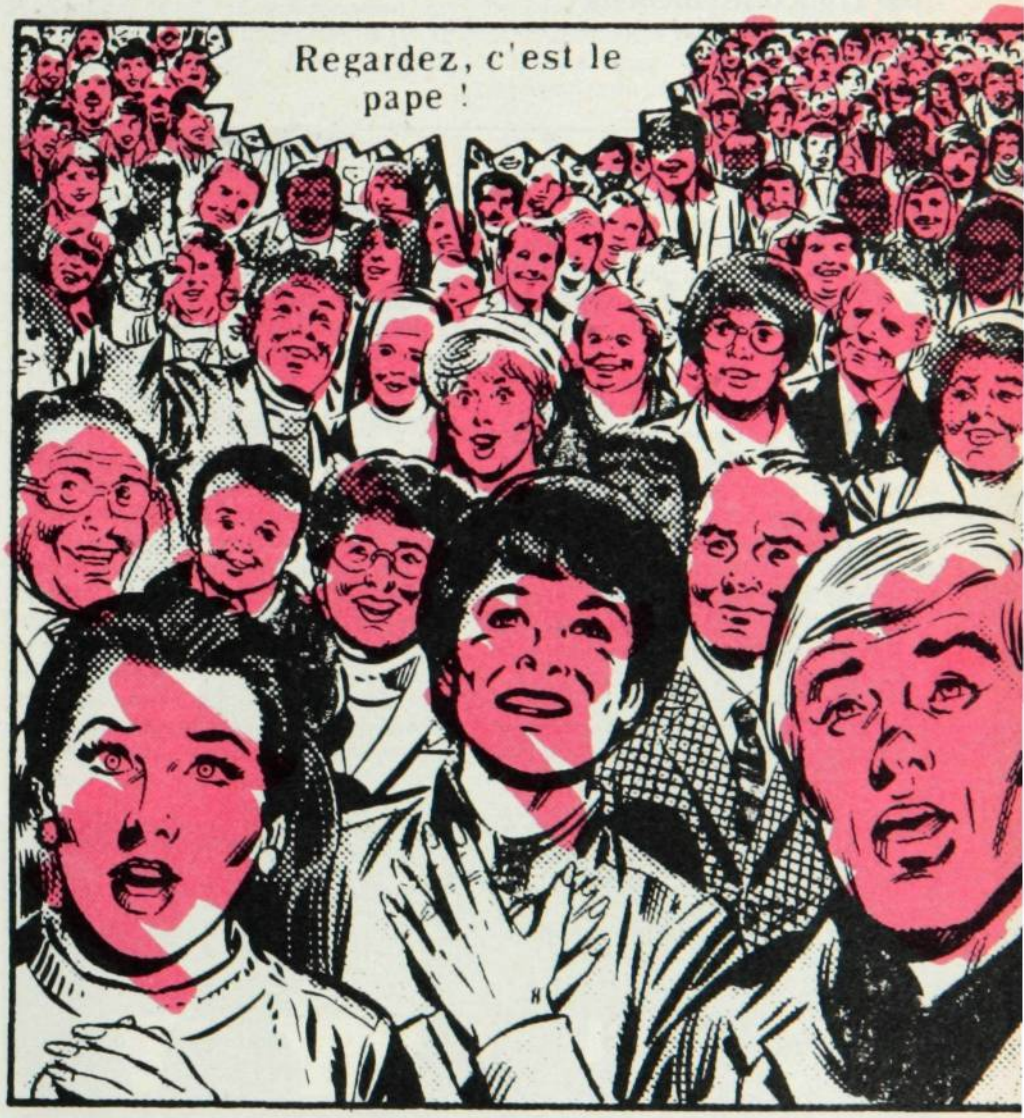
Et pourtant, nous nous sentons concernées. Au premier degré parce que son autorité «morale» s'infiltre dans les décisions politiques de nos États – concordat ou non –, qu'il s'agisse de l'interdiction de l'avortement, de l'éducation sexuelle, de la répression de l'homosexualité, etc. Ici comme aux États-Unis, elle soutient le combat d'une droite qui s'en prend aux femmes.

Au deuxième degré, nous sommes encore trop imbibées d'éducation et de morale catholiques pour ne pas sentir le poids excessif du «péché», de la culpabilité», du «bien et du mal», du «sacrifice»... À la moindre révolte justifiée contre l'ordre si «naturel» des hommes et des curés, ne sentons-nous pas la petite communiante en nous se reprocher de ne pas être «gentille» avec son prochain ?

Nous sommes de ces nombreuses Québécoises qui, parallèlement à leur prise de conscience féministe, ont déserté l'Église et ses pompes. D'autres, féministes aussi, ont choisi d'y rester, de critiquer l'institution et, en même temps, de tenter la conquête de ce bastion farouchement mâle. C'est-à-dire d'y prendre leur place, à la fois comme femmes aux prises avec la réalité moderne (de la double tâche, de la contraception, de la famille plus morcelée, etc.), et comme croyantes désireuses de plus d'espace spirituel et de plus de pouvoir «temporel».

Volontairement, c'est à elles, ces féministes chrétiennes, ces Chevalières de Troie, que nous laissons l'«autre parole». Pour décrire le sexisme de l'Église-institution, et toutes les séductions nouvelles des «prêcheurs de pomme», elles connaissent le dossier mieux que personne. Leurs contradictions, pourtant, sont palpables – autant que leur désir de lutter dans la marginalité de l'Église sans rompre les liens tout-à-fait.

Mais quand la théologienne féministe radicale Mary Daly, interviewée par Nicole Brossard, critique un Boy Jean-Paul trop comique pour être vrai, elle nous rallie toutes – ou presque. Amen ? **FIN**



Plusieurs femmes

Ce dossier est une idée de Lise Moisan, qui a coordonné la recherche et réalisé la plupart des entrevues. Ont participé aux entrevues Nicole Brossard, à la recherche Suzanne Nobert, Marlène Wildeman et Denise Boucher, à la traduction Claudine Vivier, à la rédaction Françoise Guénette. Pour leur collaboration désintéressée, nous remercions soeur Dolorès Riopel, du Centre d'organisation de la visite papale ; Messieurs Gilles Thibeault et Paul Boily de l'Assemblée des évêques du Québec ; Madame Huguette Fortin, membre de la Commission pontificale sur la famille ; Jean Lapierre, de Radio-Canada ; Serge Morin, de la *Gauche socialiste*. Et pour avoir répondu à nos questions, merci aussi à Réjeanne Martin, Anita Caron, Flore Duprié, Louise Desmarais, Lucie Leboeuf, Judith Dufour, Martine D'Amour, Isabelle Drolet, Louise Lebrun, Diane Gariépy, Mary Daly – et aux astrologues Claudette Gagné et Louise Haley.

JEAN-PAUL

Le balayeur du temple

par Françoise Guénette

DOSSIER

Quand Karol Wojtyla, le 9 septembre, posera sur la joue de la première petite bouquetière québécoise venue un bec au goût d'asphalte frais, se redira-t-il in petto, riant sous sa cape immaculée, que celle-là non plus ne deviendra jamais prêtre ?

Scénario absurde, évidemment. Stupide, même. Mais qui résume bien mon embarras personnel (suis-je vraiment la seule ?) : en Jean-Paul II j'ai peine à voir autre chose qu'un pape star, habilement médiatisé, déployant efficacement son charme et son charisme pour, essentiellement, ramener sous la coupe de l'Église les millions de brebis égarées – surtout femelles – qui ont déserté ses bergeries, pourtant laïcisées et modernisées par Vatican II. Brebis dont je suis, bien sûr.

L'homme peut charmer : n'a-t-il pas malgré sa robe le charme très viril, un peu brut, de l'athlète de Dieu ? (Ça change de Pie XII). Le symbole vivant et bavard du sexisme de l'Église catholique romaine n'en est que plus dangereux. En moi la brebis rebelle hésite entre l'apostasie et les boules Quiès. Mais la curiosité est la plus forte. Qui est cet homme ? Pourquoi est-il né à Wadowice plutôt qu'à Lachine ? Pourquoi voyage-t-il autant ? Est-il allergique à l'ocre des murs romains ? Comment le recevrons-nous ici ? Et qui paiera le bill ? Autant de questions passionnantes pour une journaliste d'enquête.

C'est écrit dans le ciel

Quand le petit Karol voit le jour, le 18 mai 1920 à Wadowice, en Pologne, sous le signe du Taureau (je ne sais pas son ascendant, l'heure de sa naissance étant tenue secrète par Mgr Casaroli, secrétaire d'État, mais je dirais Sagittaire), il fait nuit. Cela, joint à la mort de sa mère neuf ans plus tard, explique la passion dévorante qu'il vouera toute sa vie à la Vierge noire de Czestochowa. Elle incarne pour lui la femme idéale, sublimée, trop loin du réel pour en être souillée. Déjà, sa carte astrale le confirme, son rapport aux femmes est écrit dans le ciel. Nous y reviendrons.

Prêtre en 1946, auteur en 1948, à Rome, d'une thèse sur l'ascétique Jean de la Croix (celui que Claire Bretecher dessine recouvert de mouches), ce premier de classe est nommé évêque en 1958 (à l'âge de 38 ans), archevêque de Cracovie en 1964 et cardinal en 1967 ; enfin, il sort vainqueur le 16 octobre 1978 des fumées du Conclave.

Depuis, il a fait une quarantaine de voyages autour du monde, au grand désespoir des hôteliers romains qui ont vu décroître une clientèle déçue de ne pas retrouver le fils de Pierre à sa place. Place dangereuse, il faut le dire : qui voudrait se faire tirer dessus en pleine bénédiction par un terroriste turc ? De là à s'envoler pour des contrées plus tranquilles : Irlande, Brésil, Nicaragua, Guatemala, Philippines, etc... il n'y avait qu'un jet.

Évidemment, ce ne sont là que des voyages pastoraux, qui n'ont rien de politique. Bien sûr, il a encouragé l'Église de Pologne à soutenir Lech Walesa (le Vatican aurait même versé autour de 100 millions de dollars dans les caisses du syndicat *Solidarité*). Bien sûr, il a sympathisé avec le Philippin Marcos et condamné l'implication des curés dans la lutte révolutionnaire au Nicaragua. Faut-il pour cela l'accuser de ne pas toujours savoir distinguer les bons des méchants ? Après tout il n'est pas juge, seulement pape. Pourquoi serait-il infaillible ? Et puis Danuta Walesa, souvente mère et excellente catholique, l'avait influencé.

Allez vous rhabiller !

L'Amérique, malheureusement, devait en 1979 lui réserver une mauvaise surprise. Ce matin du 7 octobre, à Washington, une religieuse en civil, Soeur Theresa Kane (par ailleurs présidente d'un regroupement de la majorité des religieuses américaines) fit un petit crochet dans son laïus de bienvenue pour répéter au Très Saint Père que «pour respecter ses propres appels au respect de toutes les personnes, l'Église doit accorder aux femmes l'accès à tous les ministères».

Dans les rangs, une cinquantaine de soeurs s'étaient levées pour la «backer», et la moitié moins une des 5 000 autres applaudissaient. Avec émotion (?), il leur rétorqua qu'elles devaient plutôt se re-conformer au modèle de la Vierge Marie (ah ! tiens,

tiens !), en «son rôle librement consenti de mère de servante de Dieu» et «vouer leur vie à une disponibilité totale à servir selon les besoins de l'Église».

Les exégètes relient cette vision de la Femme mère, éducatrice et si possible vierge à son expérience polonaise. Ce n'est pas la seule chose qu'il importe au Vatican, en 1978 : venant d'un État communiste et centralisateur – quoique archi-catholique – cet homme qui a dû et su obéir aux ordres du Parti entend bien se faire obéir de la même façon par ses employé-e-s et fidèles.

Ainsi, le Vatican s'est littéralement polonisé, militarisé, depuis son arrivée, admet l'*Observatore romano*, l'organe officiel de Saint-Pierre (!). D'abord, Jean-Paul II a incité les prêtres à regagner le port de la soutane. Puis celui à qui Paul VI avait déjà confié la réforme de l'administration vaticane a continué son grand ménage du temple : il a écarté les Jésuites un peu trop contestataires et réprimandé les curés ouvriers, les théologiens de la libération et autres rigolos laxistes. Par contre, il s'est rapproché de l'Opus Dei, cette internationale chauve et laïque d'extrême-droite, qui dispose d'une puissance financière énorme mais occulte.

Disons, pour résumer, que ce traditionnaliste est en train de «révolutionner» l'Église catholique, de remettre en ordre une «institution déboussolée, doutant d'elle-même, tiraillée entre les intégristes style Mgr Lefebvre et les curés guérilleros (...) Il faut resserrer les rangs : fini les chrétiens à mi-temps, les églises populaires ou alternatives, le marxo-christianisme».[1]

Douze fois pour les sourdes

Quand le Saint-Père se tourne vers ses ouailles, il réitère le «caractère indissoluble des liens du mariage» et «l'incompatibilité des relations sexuelles avant le mariage ainsi que des activités homosexuelles avec le dessein de Dieu pour l'amour humain» (Ouf !). Encore cet été, il dépensa ses douze discours hebdomadaires à recondamner l'avortement et le contrôle artificiel des naissances. Comme si les catholiques n'avaient pas encore compris.

Mais déjà à Lourdes en 1980, il avait fait une apparition remarquée : «Je n'aurai de cesse que l'avortement, la contraception et l'homosexualité soient mis hors-la-loi dans tous les pays du monde sans exception» (Même au Vatican ?). Il faut comprendre que ce balayeur du temple se sent inspiré d'une mission divine, face à l'écroulement moral de ce monde décadent (surtout à l'Ouest). Cela explique la passion de ses déclarations – et peut-être en partie son voyage au Canada. Le cardinal de Cracovie, en visite à Montréal en 1969, n'avait-il pas trouvé déplorable la dégringolade d'une Église jadis si prospère et le relâchement subséquent des moeurs locales ?

Et pourquoi dire que c'est un discours réactionnaire ? (Féministes, vous n'avez rien compris !) Jean-Paul II est fidèle au dogme catholique. Il ne fait que sa job de pape quand il décide, en bon légaliste, de récupérer les enseignements éparpillés de l'Église en matière de morale sexuelle et de famille (encycliques, discours, etc.) pour en faire (en novembre 1983) une Charte des droits de la famille semblable à des résolutions du premier de l'an (irréaliste), et (en janvier 1984) un nouveau Droit canon qui conserve sept motifs d'excommunication automatique, dont les «actes abortifs».

De temps en temps, il regarde sa prose de 1962, *Amour et responsabilité*, pour vérifier si les positions de l'Église correspondent toujours aux siennes. Habituellement, ça va au poil («On sent le plagiat», disait ma prof de latin).

Martina Navratilova ait renoncé au sien, deux semaines avant !)

Combien de Québécois-e-s assisteront-ils et elles à ce «happening de la foi», avec à la main la rose du pape en polyester et plastique qu'ils auront achetée dès la fin mai à 7$ pièce ? 200 000? 300 000? Malheureusement, si l'on se fie à l'auditoire des Jeux Olympique de Los Angeles, ce ne seront pas tous et toutes de vrai-e-s athlètes de Dieu. Le bon grain, je le crains, se mélangera à l'ivraie voyeuse, profiteuse de bénédictions gratis et nostalgique de la Saint-Jean sur la montagne.

En tout cas, prions pour que les pélerins et pélerines du parc tirent un certain réconfort de ces jeux divins (une production Radio-Canada, diffusion l'après-midi surtout, ça nous reposera *d'Au jour le jour*) en ces temps où le fric et le pain viennent à manquer (le vin n'est pas un problème, je sais).

Pas de rose, merci

Mais naît pas prophète qui veut et la vaste tournée de ré-évangélisation pontificale serait un flop (même au Canada) si l'homme était moins jeune, sympathique, doué pour six langues au moins, indestructible. En plus il sourit autant que Jean-Paul I, sans que ça lui porte malheur. Quand on sait qu'il voulait, jeune, être comédien... on ne peut que se féliciter qu'il soit devenu aussi metteur en scène.

Ainsi, pour l'avoir déjà vu me bénir sur la place Saint-Pierre un matin de Pâques (j'étais là par hasard), entourée de soeurs polonaises hystériques et de 300 000 autres touristes, je sais que cet homme devrait donner un bon show le 11 septembre au Parc Jarry. (Dommage, quand même, que

Quant à moi, je m'excuse, Très Saint Père, je serai en pique-nique sur le Mont-Royal ce jour-là, avec d'autres brebis égarées. Désolée, c'était déjà planifié. **FIN**

1/ Bernard Poulet, *Les Nouvelles*. Un pape avec une bonne droite, 14-20 septembre 1983.

DOSSIER

Résistance et célébrations

LES FÉES MÈNENT L'ACTION

par Lise Moisan

À sa création, à Montréal, en 1978, la pièce *Les fées ont soif*[1] de Denise Boucher, avait déclenché une levée des boucliers de l'extrême-droite catholique locale... et une belle bagarre. Parce que le Très Saint-Père n'a pas eu la chance de le voir à l'époque, ce texte théâtral sera repris et présenté du 8 au 14 septembre par le *Théâtre des cuisines*.[2] Interprété par trois comédiennes incarnant depuis longtemps la parole des femmes insoumises : Luce Guilbeault, Pauline Julien et Katherine Mousseau, dirigé par Eve-Marie, ce sera l'un des points culminants (et jouissifs) de la montée des protestations et ripostes à l'imminente Visitation.

Alors que nous baignons depuis un an dans les eaux montantes d'articles, reportages et émissions sur la venue de la Divine Diva, rappelons que ce sont des féministes, autant modérées que féroces (dirait Armande Saint-Jean), qui ont réagi fort et vite.

Le *Réseau d'action et d'information pour les femmes* (RAIF) a d'abord dénoncé, par voie de télégramme à Jean-Paul II, «l'insulte» de la béatification de Mère Marie-Léonie. En mai dernier, 1 730 féministes chrétiennes achetaient une page dans *Le Devoir* pour «protester contre le sexisme de l'Église». En juin, le *Collectif pour le retrait des femmes de l'Église* lançait une action d'abjuration de la foi, au moyen d'une pétition qui fit vite boule de neige. Pour étendre le mouvement, elles créaient un regroupement plus large, le *Collectif pour la liberté des femmes*, et lançaient une deuxième pétition qui, reprenant la même dénonciation des «positions rétrogrades du pape et de l'Église catholique», n'incite pas cependant les signataires à se retirer de l'Église. Au moment d'aller sous presse, l'accumulation des signatures allait bon train (jusqu'au 25 août).

La stratégie de l'autruche

À deux mois de l'événement, *La Vie en rose* (Merci, Suzanne Nobert) rejoignait une cinquantaine de groupes et d'organismes privés, publics ou populaires, confessionnels ou non, d'une extrémité à l'autre du spectre idéologique (!), pour connaître leurs positions – et leurs actions le cas échéant.

Évidemment, les *Guides* et *Scouts* du Québec, les *Chevaliers de Colomb*, les *Filles d'Isabelle* et le *Mouvement Desjardins* annonçaient fièrement diverses formes de participation. Les commissions scolaires de Trois-Rivières, de Québec, de Montréal et de Hull, pour ne nommer qu'elles, disaient avoir procédé à une «énorme mobilisation d'effectifs et de matériel» : «Dans toutes les écoles, on a intensifié et orienté vers cette visite l'enseignement de la catéchèse.» Quoique prévisibles, ces préparatifs sont plus inquiétants que comiques.

Inquiétant aussi, jusqu'en juillet, le silence de la «gauche». Heureusement, les pétitions, ces initiatives de féministes militantes aguerries au flux et reflux des offensives politiques patriarcales, semblent avoir finalement galvanisé les individu-e-s (sinon leurs groupes) progressistes. Depuis l'annonce de la visite pontificale, il y a un an, depuis le premier «Ah non, merde alors !» murmuré en privé, plusieurs groupes habituellement vifs à réagir, notamment le mouvement d'action catholique, semblaient envier un certain volatile au cou démesuré (l'autruche, oui, bravo). Les pétitions leur donnaient l'occasion rêvée de s'en mêler, individuellement.

En tant que groupes, c'est différent. Les chrétiens de gauche (*JOC nationale, JEC nationale, Mouvement des travailleurs chrétiens, Regroupement Action Milieu*, etc.), coincés entre l'arbre et l'hostie, paraissent attendre que la poussière retombe pour respirer. Flegmatiques, les porte-paroles d'autres groupes (*Centre de pastorale en milieu ouvrier, Mouvement des étudiant-e-s chrétienne-s du Québec, Institut canadien d'éducation des adultes, Mouvement socialiste*, etc.) nous assurent qu'ils «réagiront sûrement... mais seulement si un événement majeur vient déclencher la controverse !»

Les quatre centrales syndicales invoquent des «raisons légitimes» (lesquelles?) de s'abstenir. Pour elles aussi, c'est «business as usual».

Quant au *Conseil du statut de la femme*, il a voté contre une prise de position officielle (Madame Mackenzie, êtes-vous là ?) *En dernière heure :* des groupuscules comme *Gauche socialiste*, la revue *Révoltes* et le *Centre étudiant de recherche et de formation* publient tracts et affiches et organisent une danse anti-papale. À Québec, par ailleurs, une quinzaine de groupes de gauche et féministes préparent la même chose.

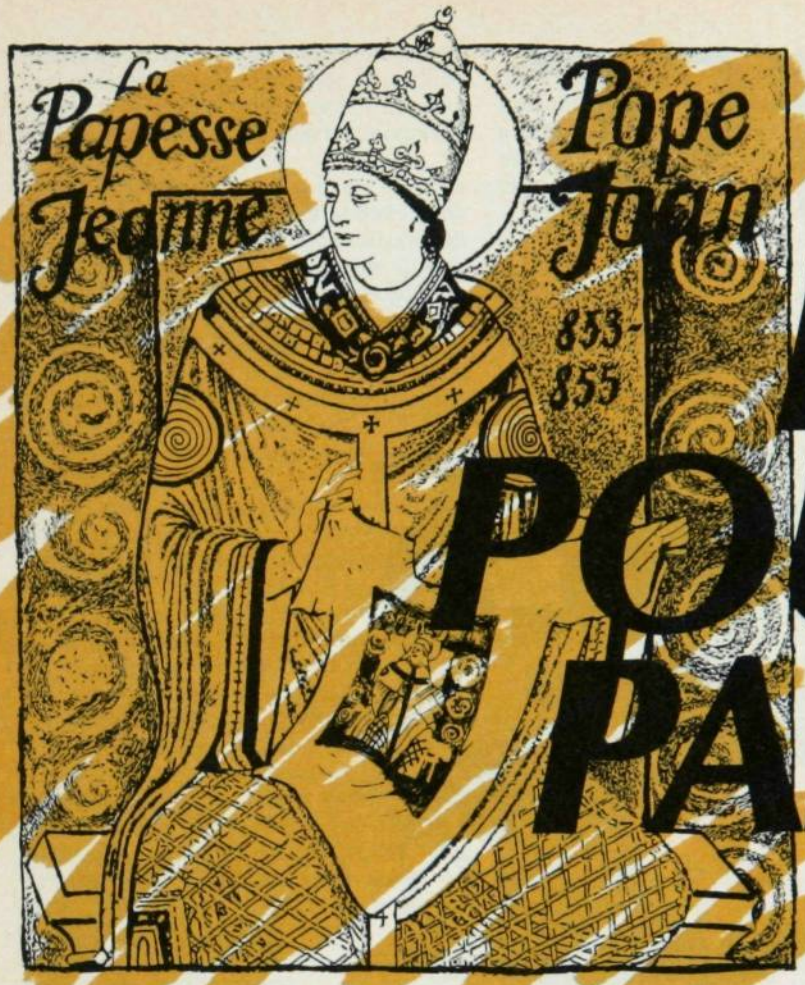
À surveiller. **FIN**

Katherine Mousseau, Luce Guilbeault, Pauline Julien

Photo : Louise de Grosbois

1/ Denise Boucher, *Les fées ont soif*. Ed. Intermède, Montréal, 1981.

2/ Du 8 au 12 septembre, à la Salle Alfred-Laliberté de l'Université du Québec à Montréal. Billets en vente dès le 4 septembre au guichet, à 8$ et 6$ (pour étudiantes, chômeuses, etc.).



UNE PIZZA POUR LA PAPESSE

Jean-Paul II est le 262e pape de l'Église catholique romaine (et l'avant-dernier de tous, selon les prophéties de Nostradamus !). Mais saviez-vous qu'en l'an 855 l'un de ses prédécesseurs a été une femme ?

Jusqu'à la Réforme du 16e siècle, le pape Jean VIII a figuré dans les registres de l'Église, entre Léon IV et Benoît III. Puis on l'en a extirpé. Non sans difficultés, les historienne-s ont rapiécé les faits.

Il est dit que Jean VIII était à l'origine une savante religieuse d'Angleterre qui s'est déguisée en homme pour être admise dans les écoles d'Athènes. Puis elle enseigna la théologie à Rome où son érudition lui valut d'être nommée cardinal. Élue pape à la mort de Léon IV, elle consacra son énergie au peuple, à l'écriture et à la promotion de l'éducation.

Cette belle histoire devait se terminer le jour d'une longue et fatigante procession à travers Rome. On a d'abord cru à un miracle ; l'étonnement se lisait sur tous les visages. Leur bon Pape Jean n'était-il pas en train d'accoucher en pleine rue ? Personne ne se serait indigné qu'un pape ait des amant-e-s, la chose était courante. Mais qu'il soit une femme ? C'en était trop. On lapida sur-le-champ pape et enfant.

Après la Réforme, quelques Jésuites désireux de nettoyer l'image de l'Église, arrachèrent du registre papal les pages concernant Jean VIII. Surtout, ils instaurèrent l'obligation d'un examen génital avant toute élection d'un nouveau pape. Et, effectivement, ce rite – *Habet*[1] – sauva le monde d'une autre papesse.

Jusqu'au 16e siècle, une statue de Jeanne s'élevait à l'endroit de sa mort – puis le pape Sixte V la jeta à la rivière ! Aujourd'hui, une petite chapelle à la Vierge Marie y voisine une pizzeria. C'est l'hommage de Rome à Jeanne.[2] FIN

1/ *Habet* : cette coutume tient-elle encore ? Si oui, elle est maintenant tenue secrète, l'élection du pape se déroulant à huis-clos de toute façon. Mais, depuis la papesse Jeanne, c'est en tâtant sous sa robe qu'on vérifiait si le futur pape était vraiment un homme. S'il y avait des couilles, le cardinal vérificateur clamait à haute voix et en latin le mot *Habet*, qui signifie : il en a. (Merci, Denise Boucher)

2/ Ce texte est inspiré du film *Behind the Veil* (Derrière le voile), de Margaret Westcott (Voir ci-contre).

Behind the Veil

Ce film documentaire de Margaret Westcott (en deux parties d'une heure chacune et en 16mm couleur) est une production du Studio des femmes de l'Office national du film (ONF). Tourné en Italie, en Irlande, aux États-Unis et au Québec, il présente une vue d'ensemble de l'histoire des communautés religieuses à travers le monde depuis 2 000 ans et il donne la parole à des religieuses qui luttent contre le racisme, l'oppression, et contre le sexisme qui règne autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Église.

La version anglaise sera disponible à partir de novembre, la version française ultérieurement. Il est possible d'organiser des visionnements privés en communiquant avec Mychèle Fortin au (514) 333-3133.

Tasse-toi, Jean-Paul !

Pour fêter et promouvoir la redécouverte de la Papesse Jeanne, cette «réchappée de la grande efface patriarcale» (dirait Jovette Marchessault), les deux artistes Kathleen McFall et Debra d'Entremont nous offrent ce t-shirt qui égayera notre garde-robe anti-papale d'automne. Distribué à travers le Canada, on peut se le procurer dans toutes les bonnes librairies féministes, les centres de santé des femmes, les cafés et les bars «alternatifs», chez Futonia, dans certains magasins d'aliments naturels et aux centres d'information pour femmes. Prix : 8,50$, grandeurs : de petite à extra-large.

Une partie des recettes ira aux centres de santé et à l'émission de radio féministe conçue et animée par McFall et d'Entremont : *Matrix*, sur les ondes de Radio-Centreville à Montréal.

L'ÉGLISE DES HOMMES

Comme des diables dans l'eau bénite

DOSSIER

Faudra-t-il repêcher encore longtemps les perles nauséabondes de Thomas d'Aquin, telle : «La femme est par nature soumise à l'homme, car l'homme jouit avec plus d'abondance du discernement de la raison» (Contra Gentiles, II, 123), pour démontrer le sexisme fondamental de l'Église catholique romaine ?

Depuis dix ans, des débats historico-théologiques sur la présence/absence de fondements théologiques à l'exclusion des femmes du sacerdoce nourrissent sporadiquement la page Libre opinion du Devoir ou les émissions religieuses de Radio-Canada. Grâce à la visite du pape – Merci ? – voici que la question des femmes dans l'Église rejoint maintenant des cibles plus «populaires» : le 3 août dernier, Soeur Claire Richer, curée de Saint-Michel de Napierville,[1] révélait aux 350 000 (?) lecteurs-trices du Journal de Montréal qu'elle n'irait pas voir le pape à l'Oratoire, puisqu'elle n'y était pas invitée comme les prêtres, que «l'Église est sexiste et que personne ne peut le nier», que «les femmes devraient être nommées prêtres pour être là où les décisions se prennent.»

Bien qu'elle représente courageusement des milliers d'autres religieuses québécoises, Soeur Richer risque d'attendre encore longtemps : si Jean-Paul II, faisant fi des conseils des évêques canadiens, aborde les

questions controversées ici de la morale sexuelle, de l'avortement et de la prêtrise, ce ne sera vraisemblablement que pour réitérer les positions les plus traditionnelles de l'Église.

Or, alors qu'on invoque souvent les actes et paroles de Jésus et des apôtres pour justifier l'exclusion des femmes du pouvoir ecclésial, entre autres, il semble que la «tradition» elle-même les ait précédés.

Flore Duprié, professeure en sciences religieuses et historienne, auteure d'une thèse sur la condition des femmes de la Rome ancienne, a comparé le discours des auteurs latins à celui des Pères de l'Église, les premiers définisseurs de la doctrine chrétienne.

«Au sujet du mariage par exemple, dit-elle, le discours et les exigences sont les mêmes, si ce n'est que l'Église a apporté une différence : l'indissolubilité. À Rome, seuls les hommes pouvaient divorcer – en répudiant leurs femmes ! Avec la consolidation du pouvoir de l'Église, le divorce a été strictement interdit, ce qui jouait parfois en faveur des femmes, les protégeait mieux.»

Église catholique romaine : il y a là plus qu'une indication géographique. En fait, la structure de l'Église et son code légal, le Droit canon, s'inspirent directement d'une civilisation hyper-patriarcale où les femmes, enfants et esclaves, non sujets en droit, dépendaient entièrement du Pater familias.

Les purs et l'impure

Comme pour mieux renforcir cette oppression, les grands penseurs chrétiens ont repris la dichotomie corps/animal/nature/femme versus esprit/divinité/culture/homme... aboutissant ainsi à des questions comme : «La femme a-t-elle une âme, si elle n'est pas créée, elle, à l'image de Dieu ?» (Ou, version moderne : à vitesse égale, une femme sans homme est-elle plus ou moins rayée qu'un poisson sans bicyclette ?)

La réponse était pourtant claire : «La femme est un objet impur de répugnance et, malheureusement, d'attirance, de péché et de perdition pour l'homme» (paraphrase synthétique de Paul, Augustin et les autres). Malgré son absurdité pathétique, ce folklore sous-tend encore la controverse au sujet du sacerdoce des femmes. À une étudiante qui l'interviewait, un évêque québécois répondait récemment : «Vous, les femmes et les théologiennes, vous devez d'abord trouver des arguments théologiques pour justifier votre place dans l'Église. Ceux évoqués jusqu'à présent ne sont pas valables : trouvez-en de meilleurs mais, surtout, inventez de nouvelles manières d'être dans l'Église. Vous pleurez parce que vous n'avez pas votre place mais c'est de votre faute, soyez plus créatrices. L'Église a besoin de se renouveler, c'est à vous de nous faire des propositions.»

Alors, pourquoi ne pas donner aux femmes déjà très engagées dans la pratique ecclésiale, comme la curée Claire Richer, le droit d'administrer les sacrements ? «Ah non, rétorqua le cher homme, faites tout ce que vous voulez, inventez n'importe quoi, mais les sacrements c'est nous et n'y touchez pas !»

Même si la plupart des hommes d'Église expriment plus subtilement leur... blocage, il est évident qu'ils ne renonceront jamais aux sacrements, la partie magique de leur pouvoir. «En gros, résume Flore Duprié, leur argument pour le refuser aux femmes a toujours été : «Nous sommes purs et les femmes impures, c'est donc nous et pas elles qui avons droit à ce pouvoir magique !» Tant que nous n'aurons pas réfuté cette position, l'Église sera un cul-de-sac pour les femmes. Il suffit donc de prouver que la femme est pure...»

... et que la terre est ronde, en plus ? Heureusement, comme l'Église vient de réhabiliter Galilée, tout n'est peut-être pas perdu pour les aspirantes-prêtres !

Les prêcheurs de pomme

L'attachement viscéral des curés anciens et modernes pour leur «Boy's Club» et le pouvoir qu'il confère est évident. Mais, comme nous ne sommes ni au 17e siècle ni au Vatican, l'intelligentsia ecclésiale du Québec, l'Assemblée des évêques, est dominée en ce moment par des penseurs plutôt progressistes, surtout réalistes, qui ont bien digéré le «désarroi et la nostalgie» ressentie par le clergé dans les années 60.

Pour sortir de son «exil» une Église peu à peu abandonnée par 70% de ses baptisé-e-s, ils n'avaient guère le choix : il fallait suivre les voies oecuméniques de Vatican II et convaincre les laïcs en général, les femmes en particulier, de la nouvelle sensibilité de l'Église à leurs revendications. Et ce fut le début d'une belle époque de consultation.

Flore Duprié et Anita Caron, celle-ci cofondatrice du module de sciences religieuses à l'UQAM, ont joué le jeu : «Déjà en 1963, nous avons préparé pour Vatican II un texte sur la situation des femmes inspiré par Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir... sans beaucoup de conséquences.» En 1973, la Conférence catholique des évêques du Canada les invitait, avec 68 autres Canadiennes, à une réunion d'évaluation des besoins de femmes, etc... suivie d'autres commissions, rapports, engagements. «Nous nous rendons compte, reprend Anita Caron, que nos efforts pour faire valoir la place des femmes dans l'Église sont vains : c'est parler dans le vide et amener des gestes de récupération, rien de plus. Vingt ans plus tard, ils ont vraiment appris notre langage, pour le réinterpréter. Les évêques veulent réfléchir sur les conditions des femmes, connaître leurs interventions, mais ils ne veulent pas que les femmes participent véritablement, avec eux, à cette réflexion. C'est la ligne de fond.»

Des changements cosmétiques

Aux femmes (et aux laïcs) qui demandaient plus de pouvoir décisionnel, les évêques québécois allaient donc offrir des modes de consultation plus ou moins bidon, copiant en cela leurs anciens voisins de collèges classiques devenus ministres du P.Q. En endossant superficiellement le discours et les préoccupations des femmes, entre autres, ils pouvaient assurer la survie de leur Église sans en questionner radicalement la structure. La liste est longue de ces «actes de récupération».

Déclarations, comités d'étude et sondages aboutissaient en 1981 à la création par le Conseil des affaires sociales de l'A.E.Q., du Réseau de répondantes diocésaines à la condition féminine. Cette vingtaine de femmes a le mandat d'informer les évêques du vécu des femmes et de leur proposer des actions prioritaires, en lien avec les groupes de femmes. (Comme leurs consoeurs au gouvernement quoi !) Ces conseillères n'ont pas évité à l'AEQ quelques gaffes dont sa déclaration anti-avortement de 1982, «maladroite» aux dires mêmes d'un collaborateur de l'AEQ, assez réactionnaire pour avoir soulevé un tollé de protestations, y compris de chrétiennes.

L'Église finançait déjà depuis longtemps les mouvements anti-avortement et les organismes familiaux prônant, entre autres, comme seule contraception l'abstinence en période de fécondité. «Mais il y a d'autres formes de récupération des femmes, ajoute Flore Duprié ; en contraception, l'Église à encouragé la méthode sympto-thermique en donnant un soutien financier extraordinaire aux laïcs engagés dans sa promotion, comme *Serena*. Elle soutient aussi les mouvements de couples : *Renouement conjugal (Marriage Encounter), Rendez-vous, Service d'orientation des foyers, Couples et familles.*»

Anita Caron reprend : «Autre exemple : la liturgie. On nous permet de lire l'Épître (mais non l'Évangile) ou d'animer les chants, comme si c'était des rôles importants. Alors que ce ne sont que des fonctions de service, des changements cosmétiques, une nouvelle fioriture. Rien de plus. Nous ne pouvons toujours pas influencer l'orientation même de la liturgie.»

«On a essayé, rappelle Flore Duprié, de

pallier le manque de prêtres en nommant diacres[2] des hommes, surtout mariés. Maintenant, on permet à leurs épouses de suivre exactement le même cours – jusqu'à l'examen – et de s'impliquer dans la pratique autant que leurs maris. Mais on leur refuse toujours de devenir diacres elles-mêmes.»

«Et pourtant, poursuit-elle, les évêques ne font plus rien sans avoir une femme sur leur comité. Ils appellent systématiquement le Mouvement des femmes chrétiennes pour des témoignages ou un «rapport». Ils ne veulent jamais plus être accusés de ne pas tenir compte de la voix des femmes. Mais c'est pour la forme : dans l'action, ils l'ignorent».

Tristes androgynes

Toute la campagne de mobilisation précédant la visite papale aura mis en évidence aussi l'importance de la pastorale dans les écoles, prisons, hôpitaux, auprès de «populations captives» qui n'ont pas le choix de recevoir ou non l'enseignement, d'être ou non présentes, de participer ou non aux célébrations. Cela au prix d'investissements considérables de temps et d'argent.

Or, quels sont les effets de la pastorale actuelle sur les jeunes, par exemple, ces jeunes que Jean-Paul II traitera aux petits oignons lors de son passage à Montréal ? Flore Duprié et Anita Caron enseignent à des filles issues de ces pastorales de secondaire ou de collégial : «C'est incroyable, à pleurer ; elles ont 20, 21 ans et aucune combativité. Elles ne voient aucun problème, n'ont aucun intérêt au féminisme. Elles viennent chercher ici une recette d'amour pour mettre dans le monde...

«Cela reflète bien le genre de récupération qui s'opère dans les milieux religieux. Les activités pastorales ne portent que sur la vie affective : on est bien et on fait de belles cérémonies ensemble, on fête, on se creuse des nids douillets. C'est leur premier contact avec la religion : chercher des réponses simples.

«C'est une génération qui en a marre des bagarres, entre hommes et femmes par exemple. Ils et elles sont attiré-e-s par l'androgynie, qui serait la réconciliation du masculin et du féminin. Mais la reprise de ce mythe grec est un piège : la réalité du conflit entre les hommes et les femmes disparaît, c'est la fusion !»

Cela ne ressemble-t-il pas au mariage catholique où l'homme et la femme ne font plus qu'une personne : l'homme ?

Flore Duprié et Anita Caron sont d'accord avec notre boutade. «Selon les livres, reprend l'une, il y eut l'ère du matriarcat, que les féministes ont exhumé, puis celle du patriarcat, et là on s'en va vers la synthèse : «l'androgynarcat».

Les pétards du Pasteur

Y a-t-il plus qu'un gag à rapprocher Boy George et Jean-Paul II, ces deux faux androgynes ?

Plus féministes...que le pape !

«La montée des femmes est un signe des temps auquel l'Église doit être sensible».
Jean XXIII

«Reconnaissons les ravages du sexisme et notre appropriation masculine des institutions ecclésiales et de tant de réalités de la vie chrétienne. La reconnaissance en l'Église de notre propre déformation culturelle nous permettra de dépasser les concepts archaïques de la femme tels qu'ils nous furent inculqués pendant des siècles.»
Monsieur Louis-Albert Vachon, Synode des évêques, Rome, octobre 1983.
Le Devoir, 26/6/84

À Kehrsatz, en Suisse, le 14 juin 1984, le pape déclarait qu'il «fallait se demander sérieusement si la femme a déjà, dans l'Église et la société, la place que Dieu a prévu pour elle et si sa dignité et ses droits sont reconnus de façon satisfaisante.»
La Presse, 15/6/84

Mgr Raymond St-Gelais, de Saint-Jérôme, membre du comité ad hoc [de l'Église canadienne] sur le rôle de la femme dans l'Église, estime «urgente» la question de la place de la femme dans l'Église, un problème «très sérieux» (...) il admet que «le non-accès, a priori, des femmes au sacerdoce est une certaine forme de discrimination» et que l'Église, «interpellée, doit questionner ses positions traditionnelles à l'endroit des femmes».

«Par contre, ajoute-t-il, il y a de plus en plus de femmes dans les lieux décisionnels». Il cite l'exemple de son diocèse, où les services comptent 10 femmes pour 8 hommes, et de la régie diocésaine, composée de 2 femmes et de 6 hommes.
Le Devoir, 26/6/84

«La fréquentation de plus en plus épisodique des églises catholiques n'est pas en contradiction avec le fait qu'il y avait 10 000 personnes dans les rues de Montréal à la Grande marche du pardon, au dernier Vendredi saint. Comme pour Boy George au Forum, Diane Dufresne au Stade, le «gros show» est devenu la seule possibilité de rassembler les gens autour de symboles religieux : de là le pape au Parc Jarry.

«Vatican II a voulu purifier la religion de ses aspects dévotionnels : processions, chants grégoriens, messes en latin, etc. C'est la magie qui a été évacuée, ce que les gens aimaient de comparable à la Saint-Jean : la foule, les pétards, les lumières, les finales de hockey. On a besoin de marquer sa vie par des rituels.»

Les trois jours de Jean-Paul II au Québec auront-ils un effet magique sur les femmes d'ici ? Et réciproquement, les gestes des femmes sur les positions du pape ? Ou, encore là, Soeur Claire Richer n'a-t-elle pas raison, en comparant la visite papale à la tournée commerciale de Boy George : «Les organisateurs ont pris la voie facile du bain de foule, qui permet au peuple de se sentir les coudes et au pape d'avoir l'impression d'agir en Pasteur... Mais le pape retournera à Rome sans être conscient des problèmes du Québec et particulièrement des problèmes des femmes du Québec.»

1/ Mais ses fonctions excluent les sacrements d'Eucharastie, de mariage, de confession, etc.
2/ Diacre : clerc non encore admis à la prêtrise.

PAR LA BOUCHE DE LEURS CANONISATIONS

Le 11 septembre, parmi les 250 000 (?) fidèles massés au Parc Jarry, il y aura aux premières loges 1 500 Paradis et Grégoire venus de toute l'Amérique assister à la béatification de leur petite-cousine Marie-Léonie (Grégoire-) Paradis, fondatrice de la Congrégation des Petites soeurs de la Sainte-Famille.

Sauf, peut-être, les 400 «servantes du Bon Dieu» encore au service de prêtres québécois, toutes les religieuses du Québec n'apprécient pas forcément cette pré-canonisation. «Reconnaître «l'héroïcité» de Marie-Léonie, se demande même Soeur Réjeanne Martin, n'est-ce pas consacrer le type de femme le moins dérangeant pour l'Église sinon l'idéal féminin de Jean-Paul II ?»

Réjeanne Martin, 53 ans, est membre, elle, de la Congrégation des Soeurs de Sainte-Anne, une communauté rurale vouée à l'enseignement des filles. Elle a prononcé ses voeux en 1950, 100 ans après Esther Blondin, la «fille de Terrebonne» fondatrice de sa congrégation. Elle trace un parallèle entre l'histoire de Marie-Léonie et celle de «sa» fondatrice.

«Esther Blondin aussi a été écrasée, réduite au silence, et reléguée à des besognes de sous-sol par des hommes. Elle avait tenu tête à l'aumônier, un certain Louis Maréchal, qui voulait ni plus ni moins usurper la gérance de la communauté et dicter ses volontés aux soeurs. Comme elle s'y opposait ouvertement, il lui ordonna de se démettre elle-même de ses fonctions ; Mgr Bourget s'en mêla et donna raison à l'abbé Maréchal.

«Il y a une immense recherche à faire, avec une grille d'analyse féministe, pour déterrer la véritable histoire des pionnières des communautés religieuses.»

Au sujet de Mère-Léonie et des servantes du bon Dieu», Réjeanne Martin raconte que ce type de communautés a été fondé par des clercs, donc par des hommes, et pas du tout par des femmes. «Au départ ce sont des prêtres, de Sainte-Croix, si je me souviens bien, qui en ont eu l'idée. Ils avaient besoin de «ménagères de presbytères», alors ils ont demandé à certaines femmes, dont Mère Marie-Léonie, de mettre ce service sur pied. Comme il serait gênant pour des prêtres de réclamer le mérite de cette fondation, on l'attribue aux femmes.»

«Rien que d'y penser, je me mets en rogne. On a assujetti les femmes, on les a consacrées à des tâches de service. Nous n'avons jamais analysé en profondeur cette exploitation ; nous n'osons pas l'examiner de trop près, à cause des religieuses elles-mêmes, qu'on ne veut absolument pas mépriser. Je n'ai pas voulu voir le film *Les servantes du Bon Dieu* de Diane Létourneau, parce que j'étais sûre que ça me mettrait hors de moi.

«Il ne me répugnerait pas que Marie-Léonie soit canonisée si c'était pour son vécu de femme et pas parce qu'elle était au service des prêtres.

«Pour avoir droit à la canonisation, il faut avoir pratiqué héroïquement les vertus théologales (foi, espérance, charité), cardinales (est, nord, sud, ouest ?) et annexes et avoir quelques miracles à son actif. Il faut aussi que la communauté investisse autour d'un million de dollars pour mettre en branle le procès de canonisation. La vie des 'aspirantes' est examiné à la loupe, non pas par d'autres femmes mais par l'élite cléricale mâle.

«D'ailleurs, la canonisation de notre fondatrice, Esther Blondin, rencontre un obstacle majeur : pendant son agonie, supposément délirante, elle aurait mentionné l'affaire de l'abbé Maréchal, de sorte qu'on peut la soupçonner de ne pas lui avoir accordé un pardon tout à fait héroïque...

«Bien avant cette cérémonie d'apparat officiée uniquement par des hommes, la canonisation des femmes met en lumière les contradictions les plus flagrantes : l'objectif spirituel de l'Église est de proposer aux croyant-e-s des maîtres à penser, des modèles de vie spirituelle, ce qui a de l'allure. Mais est-il nécessaire de payer un tel prix pour se faire offrir des modèles valables ? Et à plus forte raison des modèles douteux de sacrifice féminin ?» FIN

P.S. : Au fait, l'Église catholique a-t-elle déjà canonisé un homme pour avoir héroïquement consacré sa vie à l'entretien matériel et domestique des religieuses ? Question à faire damner une sainte...

FÉMINISTES DANS LES MURS

À quand la dernière scène?

DOSSIER

Quel est, en un mot, l'impact sur vous de l'Église catholique ?» – «Écoeurement total, colère, indignation, révolte, mépris, héritage moraliste.» Si la question est de *La Vie en rose*, les réponses, elles, proviennent, non pas de vieilles féministes athées aiguisant toujours leur dent contre le clergé duplessiste, mais bien de huit femmes chrétiennes dont l'âge varie de 21 à 55 ans.

«À 20 ans, je ne comprenais pas le fameux devoir conjugal : il fallait être disponible en tout temps et les méthodes anticonceptionnelles étaient interdites. Par contre, si j'avais mal à la tête le soir de mon ovulation, ce n'était pas péché ! Mais je suis restée dans l'Église et je n'ai compris que plus tard le mépris que je ressentais. Avant de décortiquer le discours de l'Église, je ne pouvais qu'être mal à l'aise. Maintenant, je suis révoltée.» (Judith Dufour, 55 ans)

«Le discours et les pratiques de l'Église provoquent chez moi une colère viscérale, une rage équivalente à rien d'autre, sinon au comportement des hommes, au patriarcat. Dans les deux cas, j'ai l'impression d'affronter une machine organisée, consciente, concertée de domination et d'oppression des femmes. C'est là où Église et patriarcat ne font qu'un.

«De l'Église, ce qui me blesse encore plus, c'est la distorsion du message de l'Évangile, auquel j'adhère. A-t-on déjà vu une institution massacrer autant le message mêque qu'elle invoque ? Cette hypocrisie, ce camouflage me révoltent. Au fond, mon option de foi ne peut se maintenir, ne prend son sens, que dans ma révolte face à cela.» (Louise Desmarais, 37 ans)

«Je fais aussi l'équation Église = antiféminisme. Même croyante, je ne me trouve plus dans cette Église en porte-à-faux. Depuis que je lutte avec des femmes, que je suis féministe, le joint entre foi et Église ne se fait plus, ne peut plus se faire. (Martine D'Amour, 26 ans.)

Vaches sacrées

Avec Diane Gariépy (39 ans), Isabelle Drolet (21 ans), Dominique Trudel (27 ans), Louise Lebrun (27 ans) et Luce Bédard (24 ans), elles sont donc huit féministes chrétiennes à militer, ou à avoir milité, dans des organismes chrétiens progressistes dont la Jeunesse ouvrière catholique (JOC), le Mouvement des étudiant-e-s chrétien-ne-s du Québec (MECQ), le Regroupement-action-milieu (RAM) et *L'autre parole* (groupe autonome féministe).

Quelles contradictions y vivent-elles comme féministes ? Comment peuvent-elles concilier la «nécessité de partager leur foi avec d'autres» avec le peu d'ouverture de l'Église catholique romaine aux revendications des femmes ?

Et d'abord, quels sont, dans ces mouvements habituellement mixtes, les principaux points de friction ? Il y a premièrement la question du pouvoir lui-même : «C'est comme partout ailleurs : les hommes détiennent le leadership. Malgré un nombre égal d'hommes et de femmes, le pouvoir, lui, ne l'est pas.» Mais il y a aussi «les questions de sexualité, d'homosexualité, de contraception... tout ce qui concerne le couple, les rapports de sexe, le mariage, la famille, la maternité, l'autonomie des femmes et le contrôle de leur corps».

Ces discussions baignent parfois dans le sexisme le plus ordinaire : «Notre principe, à la JOC, c'est de respecter le niveau de conscience du ou de la jeune travailleur-euse. Mais quand on amène un gars à une activité, qu'il demande en arrivant : «Y a-tu des plottes icitte ?», et qu'un membre de la JOC lui répond «Oui», eh bien moi, je ne suis pas d'accord. Je n'accepte pas de me faire traiter de plotte par respect du niveau de conscience du gars !»

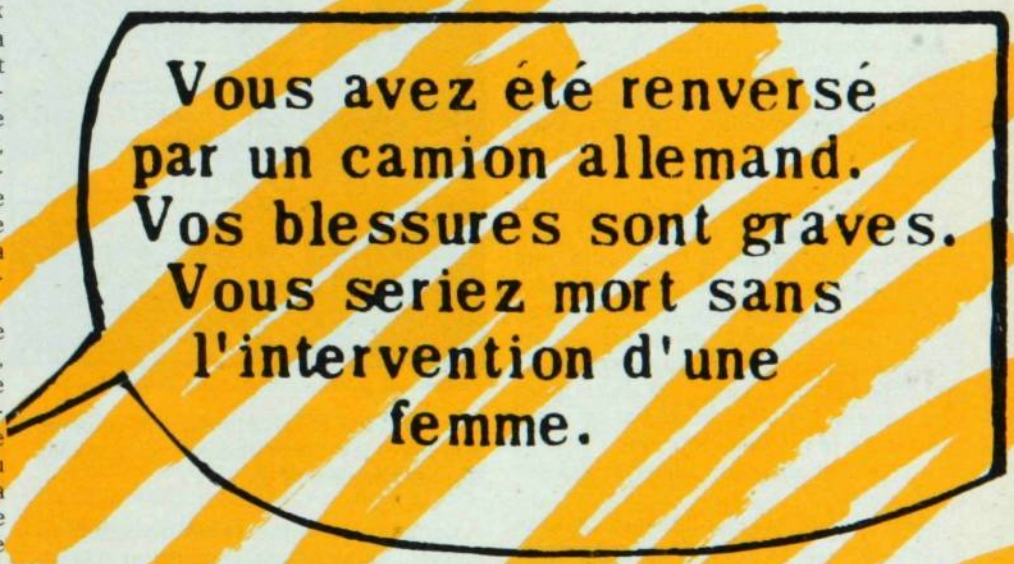
Un autre sujet semble particulièrement tabou : le rôle du prêtre : «Il ne faut surtout pas attaquer la prêtrise directement. Moi-même je me suis censurée là-dessus : ça touche la sensibilité de personnes précises. Le vieux prêtre avec qui on travaille, qu'on connaît bien, il a l'impression qu'on lui enlève toute sa vie quand on conteste, au nom du bon sens, que tout ce pouvoir soit à lui seul.»

Magie eucharistique

Historiquement, la pagaille commence souvent quand les femmes décident de se regrouper, de discuter entre elles d'abord : «À la JOC, on constatait qu'on n'avait pas accès aux postes permanents et qu'on était tout le temps en arrière des gars, très littéralement, même dans les manifs et on a décidé de s'en parler. Les gars sentaient peut-être leur pouvoir menacé.»

Une autre reprend : «C'est ce qu'on a vécu au Mouvement des étudiant-e-s chrétien-ne-s en 1981 ; les femmes se voyaient entre elles et les gars se sentaient exclus. Puis on a fait de petites actions qui ont néanmoins chambardé le mouvement pendant six mois. Par exemple, en plénière, on notait sur de grands cartons le nombre d'interventions coupées, de blagues sexistes, etc. avec une légende que seules nous connaissions. C'était la folie furieuse, les gars braillaient ; sans être très révolutionnaire, ça soulevait des questions.»

Pourtant, les femmes elles-mêmes hésitent à faire certaines ruptures, trop difficiles ou controversées. En premier lieu, l'Eucharistie, ce «lieu de résistance du sacré» : «Même au MECQ, où les femmes se regroupent de façon autonome, certaines ne veulent pas célébrer ensemble l'Eucharistie. Moi, personnellement j'aurais osé mais pour elles c'est trop chaud. Et quand les gars sont là, c'est encore pire : on n'ose même pas en parler».



Même à *L'autre parole*, groupe autonome sans lien avec les diocèses, «lieu d'ouverture, non censuré, où porter des questions allant complètement à l'encontre du discours officiel», la messe a déjà créé des frictions : «Alors que nous célébrons entre femmes, de façon non traditionnelle, à partir d'une symbolique reflétant nos vies, certaines tiennent à l'Eucharistie «pour qu'il se passe vraiment quelque chose» et, traditionnellement, c'est la présence du prêtre qui valide l'Eucharistie.

Un Christ féministe

Pour la plupart d'entre elles, c'est l'institution de l'Église qui est fautive et non pas la religion elle-même : «En soi, le christianisme est intéressant. C'est l'écart entre les valeurs chrétiennes authentiques et l'Église-institution hiérarchique qui est insupportable. Bien sûr qu'en tant que féministe je suis mal à l'aise dans une Église dont la définition même de la femme est fausse. Par contre, je trouve très évangélique d'être féministe parce que le Christ a témoigné aussi de la soif de justice et d'égalité que nous, les féministes, invoquons.»

Cela soulève un autre débat : pourquoi, quand on critique tant l'institution qu'il a fondée, continuer d'utiliser le Christ comme «signifiant» ? Au lieu de Mahomet, Mahomette... ou l'Égyptienne Isis ?

Pour l'une, «le Christ est un ensemble de valeurs : chaque fois qu'une femme se bat pour plus de justice sociale, elle est mon Christ.» L'autre admet qu'elle aurait pu être influencée par Mahomet qui véhiculait aussi des valeurs fondamentales mais, dit-elle, «Moi, je suis née au Québec et j'adhère à une personne historique venue dire qu'il n'y aurait pas de Royaume, de libération totale de l'humanité, à moins de suivre certains chemins... Toute personne qui suit ces chemins me rallie profondément. Je me retrouve culturellement dans la personne de Jésus-Christ mais j'ai des connivences avec toutes les personnes gravitant autour des mêmes valeurs. Par exemple, j'ai beaucoup de complicité avec des «athées» socialistes et aucune avec des chrétien-ne-s de droite. Je me bats aux côtés d'autres femmes pour l'avortement et pour moi c'est dans la ligne de ce que Jésus-Christ est venu annoncer : j'y puise une signification profonde.»

Chevalières de Troie

Pour d'autres aussi, cette perception historique de Jésus est fondamentale : «Peu m'importe que le Christ soit mâle ! Après tout c'était bien une société patriarcale et toutes les divinités de l'époque étaient mâles ! Ce sont ses valeurs qui importent, pas son sexe.

Évidemment, le monde juif de l'époque aurait éliminé (aussi) une femme ayant tenu un discours semblable à celui du Christ. Mais, historiquement, aurait-on même rapporté son existence ? Surtout, aurait-on fondé une Église sur elle ? Douteux. Il suffit de voir à quel point la Bible puis l'histoire judéo-chrétienne ont écarté les femmes, de Marie-Madeleine à la papesse Jeanne, à quel point elles n'ont au mieux que des cultes mineurs.

Sur cette exclusion, sur la mauvaise «traduction» faite et entretenue à travers les siècles de la parole du Christ, des apôtres aux évangélistes, aux papes, aux théologiens, aux curés, il y a unanimité.

Nos huit vis-à-vis sont aussi d'accord sur un constat plus grave encore : de toutes les institutions, l'Église catholique sera la dernière à changer, à capituler devant les exigences des femmes.

Nous comprenons mal, alors, pourquoi la plupart d'entre elles ont choisi quand même d'y rester, de «lutter à l'intérieur.» Comment peuvent-elles concilier leurs priorités féministes avec la surdité de la structure ?

«Je revendique mon titre de féministe à part entière mais mon site spécifique est la religion. Je décortique le fameux discours fabriqué par les hommes, parce que notre oppression est logée dans le noeud même de notre acculturation religieuse... Mais tous les aspects de l'oppression des femmes me concernent autant : j'ai lutté pour l'avortement, j'ai défendu *Les fées ont soif*, à l'université je me bats pour que l'analyse féministe soit reconnue dans toutes les disciplines.»

«Moi j'y reste, et j'identifie mes chevaux de bataille : par exemple, il est inacceptable que nos permanents et aumôniers soient nommés d'en haut. Il faut les choisir conformément à *notre* perception de l'Église ; même chose pour la question hommes-femmes malgré la hiérarchie !»

Le salaire de la peur ?

En fait, la position de ces femmes nous paraît intenable : jusqu'à quel point les milieux chrétiens progressistes – et particulièrement les femmes – peuvent-ils soutenir des positions et des luttes que l'Église officielle réprouve ? Ce serait mordre la main qui les nourrit, la plupart d'entre eux étant directement financés par l'Église.

Ne s'ensuit-il pas une sorte d'auto-censure chez les militant-e-s chrétien-ne-s tiraillé-e-s entre les 50 000$ nécessaires à leur organisation et l'hypocrisie de la hiérarchie, de ces curés, par exemple, qui ont leurs maîtresses tout en radotant le discours officiel et en réprimant les moeurs trop libres (ex. : concubinage, divorce) des laïques chrétien-ne-s.

Certaines résolvent la contradiction en partant : «Maintenant, je milite où je veux, dans des luttes féministes, par exemple contre la porno. Les femmes sont devenues ma priorité.»

Mais partir de l'Église n'est-ce pas renoncer à toute possibilité de créer un rapport de force ? Par ailleurs, y rester, n'est-ce pas accepter de se taire sur trop de questions qui attaquent le coeur même de l'Église : l'avortement, le mariage et l'hétérosexualité, ce «nerf de la guerre», comme dit l'une ?

À cela s'ajoutent les questions bien politiques et délicates de gestion interne. Les chrétien-ne-s progressistes avaient-ils déjà perçu l'Église comme une vieille tante riche disposée à leur fournir gentiment l'argent nécessaire à leurs luttes sociales ? Ils et elles ont bien vu que la vieille n'avait rien de magnanime quand, dans les années 60, elle a démantelé d'un coup, en lui coupant les vivres, tout un «mouvement d'action catholique» devenu trop fort, de base et de leadership, «prêt à se battre à mort pour des questions fondamentales».

Quelques générations plus tard, la gauche chrétienne aurait-elle peur que le scénario se reproduise, ce qui expliquerait son silence face à la visite du pape, quels que soient les débats que celle-ci ramène à la surface ? D'autant plus que ce sont les femmes qui soulèvent les questions les plus gênantes : morale sexuelle, ordination des femmes, avortement, etc. «Je ne serais pas surprise d'entendre certains gars dans nos rangs nous dire de nous la fermer : «Les filles, vous allez nous couler !»

Dans tous les milieux mixtes, et rares sont les autres, les femmes ne savent-elles par expérience ou par «intuition féminine» (la vraie !), que la question des femmes ou plutôt la remise en question du pouvoir patriarcal est toujours le point limite. «Là, tout ce qui s'appelle progressiste recule d'un cran, devient quasiment réactionnaire». FIN

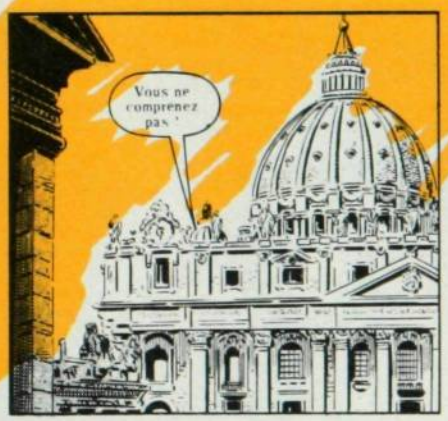
LE SALUT DANS LA MARGINALITÉ

L'institution catholique a enfermé tout esprit critique à l'intérieur des frontières d'un discours religieux détenu exclusivement par des hommes. La libération de l'esprit critique ne viendra qu'à travers les femmes croyantes qui démystifieront le discours religieux masculin.»

Soeur Réjeanne Martin est agente de pastorale au Cegep Bois-de-Boulogne. Comme plusieurs des féministes interrogées ici, elle se réfère constamment à la thèse de la marginalité, qui découle entre autres de la théologie de la libération. L'une des plus éloquentes porte-paroles de cette thèse est la théologienne américaine Rosemary Reuther.

De passage à l'Université McGill en février dernier, Madame Reuther expliquait dans sa conférence que les théologiennes féministes pourront amener le renouveau qui s'impose au sein de l'Église ; que les femmes de façon générale renverseront la vapeur, nous faisant passer d'une doctrine de haine à une doctrine d'amour («Nous n'avons pas encore entendu l'Évangile de Marie») ; que les hommes seront alors forcés de reconnaître et de réparer leurs erreurs ; enfin, que «l'Église devra payer d'avoir imposé sa théologie masculiniste.»

Pour elle, les groupes chrétiens féministes séparatistes, constituant des bases autonomes en-dehors du contrôle et de l'institutionnalisation des églises, sont essentiels à la lutte, qu'elle voit en trois étapes. D'abord dénoncer le sexisme de la tradition chrétienne. Ensuite, étudier les Écritures saintes pour y découvrir ce qui promeut la cause des femmes. Finalement, faire connaître les Mères de l'Église, autant celles qui ont laissé leurs traces que les



autres, oubliées ou... brûlées. Reuther voit enfin la nécessité pour les théologiennes féministes d'établir une base à partir de laquelle dialoguer de plain-pied avec l'establishment religieux.[1]

Juste avant la désertion

Les groupes séparatistes féministes qu'évoque Reuther sont pour Réjeanne Martin les «marginales», au sens le plus noble. Selon elle, ces regroupements autonomes, comme *L'autre parole*, sont le salut d'une Église qui, «rigidifiée dans un contexte patriarcal, finira par se pétrifier et se désagréger d'elle-même, si elle n'intègre pas les femmes. D'où l'espérance des femmes croyantes pour la transformer. Un organisme, quel qu'il soit, ne se sauve que par ses éléments marginaux.»

Plus tôt, Anita Caron avait affirmé que «pour les femmes, et le laïcat en général, la seule démarche spirituelle (était) dans la marginalité».

À cela, Réjeanne Martin ajoute : «Les marginales sont autonomes, elles se nourissent amplement entre elles. Dans notre groupe, nous avons célébré cette année l'événement de la résurrection de Jésus par un rituel qui était loin d'être une messe.

Même si je suis religieuse, j'ai de plus en plus de peine à assister aux messes, encore moins à d'autres événements, comme une ordination : je suis trop frappée par cette cour impériale mâle.»

Même si elle admet que l'Église officielle peut être un sérieux obstacle à la création d'une foi réelle, en plus d'être superflue, Réjeanne Martin n'y renonce pas : «Sans structure, comment une communauté universelle de croyant-e-s solidarisé-e-s pourrait-elle exister ? Par ailleurs, l'Église a fait l'erreur d'imposer un discours uniforme... ce qui est le propre de l'impérialisme, en effet. Mais c'est une église totalitaire et sectaire.

«Comment puis-je donc me réclamer d'une telle institution ? C'est ma théorie sur la marginalité qui l'emporte : si nous quittons, nous encourageons un sectarisme encore plus absolu. C'est peut-être une cause perdue d'avance, mais l'espérance est plus forte que le désespoir.»

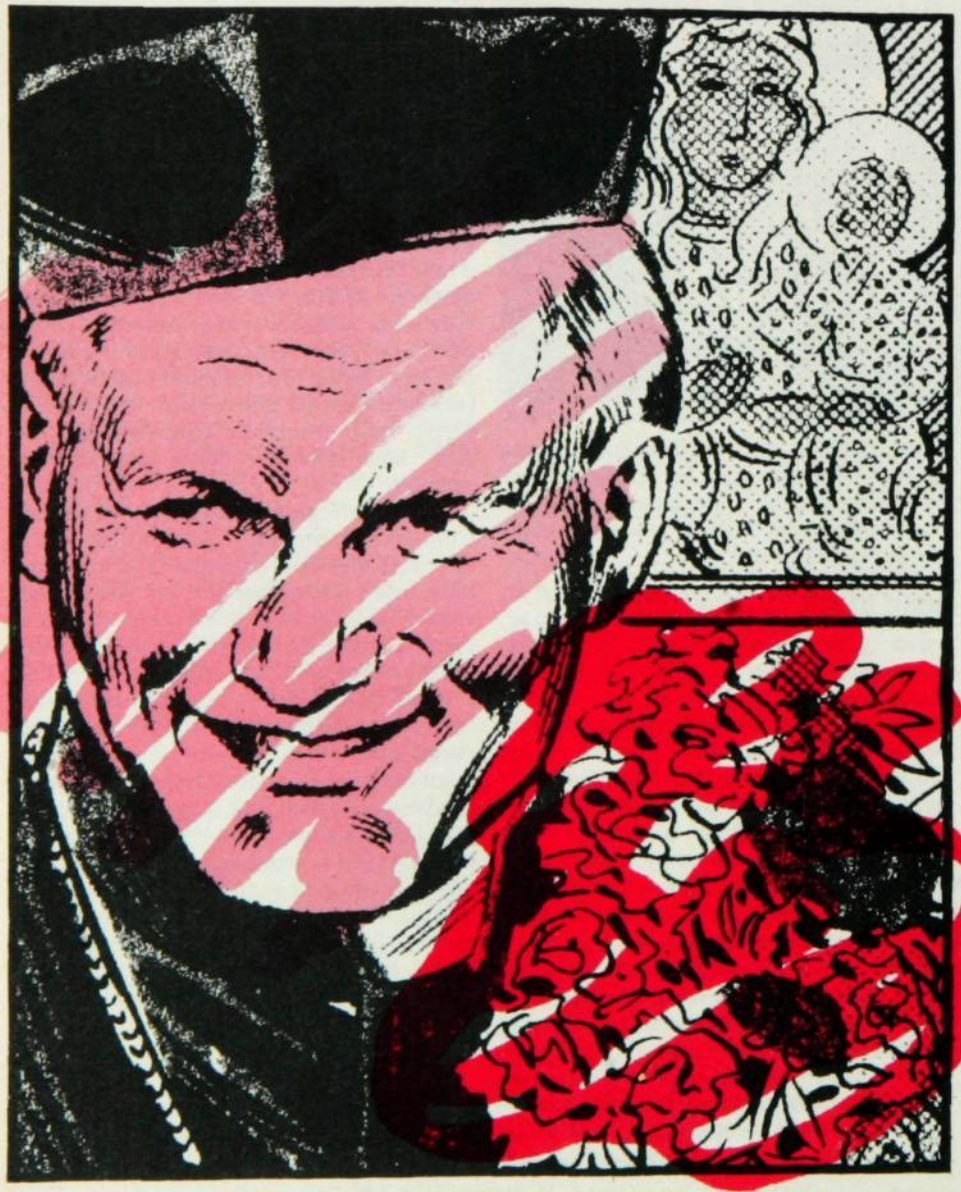
Alors que l'Église catholique maintient les femmes (pourtant majoritaires dans ses rangs) dans une marginalité de fait violemment dénoncée, les féministes chrétiennes semblent voir dans leur marginalité choisie une planche de salut. Au-delà de ce dernier contact avec la chrétienté, sinon avec l'Église, ce serait la rupture totale. Pourquoi ne font-elles pas le saut, comme avant elles Mary Daly ou d'autres ? Leur choix est fait, disent-elles, d'acculturation catholique, d'affinités personnelles, et de la nature même de leur foi. **FIN**

1/ Ceci est un compte-rendu de Marlène Wildeman, «catholique d'éducation mais critique d'inclination» !

Mary Daly

PAPE POP (EN) PLASTIQUE

Une entrevue de Nicole Brossard



Pour la féministe radicale Mary Daly, professeure de théologie au Boston College, «le rôle du langage dans la transformation de la conscience (ou au contraire dans notre enfermement dans de vieilles habitudes et structures de pensée) est un thème essentiel».[1] Déjà dans son premier essai, *L'Église et Le deuxième sexe*, cette théologienne catholique «situait l'anti-féminisme dans le langage théologique.» Depuis, à travers *Beyond God the Father* (1973), *Gyn/Ecology* (1978) et récemment *Pure Lust* elle a continué à prouver que «toutes les religions défilent derrière l'étendard sacré du patriarcat».[2]

«Toutes – du bouddhisme et de l'hindouisme à l'Islam, au judaïsme, à la chrétienté, à des dérivés profanes comme le freudisme, le jungisme, le marxisme et le maoïsme – sont les infrastructures de l'édifice du patriarcat.»

L'écrivaine Nicole Brossard, une de ses vieilles complices, l'a interrogée par correspondance sur la visite du pape et son impact sur les femmes.

MARY DALY: Si elles regardent bien le pape, les femmes ne peuvent que se rendre compte à quel point il est comique. Affirmer notre propre sens de la réalité à la face d'un monument aussi mortellement sérieux, voilà qui révèle son absurdité profonde. De quoi partir d'un énorme rire *hystérique*, en effet. En ridiculisant Sa Nullité,[3] nous pouvons libérer nos énergies refoulées et notre créativité. La visite du pape peut ainsi devenir un formidable catalyseur d'actions-interventions créatrices et sorcières, du théâtre de guérilla, par exemple.

NB : *Dans ton livre* Pure Lust, *tu emploies l'expression* passion (en) plastique. *Qu'entends-tu par là ? Peut-on utiliser ce concept pour analyser le type de rapport que les femmes entretiennent avec une réalité – ou une fiction – comme le pape ?*

MD : J'ai décrit ces passions (en) plastique comme des ombres qui polluent notre espace intérieur, qui nous angoissent et nous paralysent. Ce ne sont pas des passions vraies qui, elles, impliquent le Mouvement, la Parole – des é-motions qui relient notre psyché aux autres et au monde extérieur.

Contrairement aux passions vraies, comme la *Rage* par exemple, dont on peut nommer les origines, les passions (en) plastique sont des sentiments sans attaches qui provoquent chez nous des ruptures, des fragmentations. Je peux en citer quelques-unes : le sentiment de culpabilité, l'angoisse, la dépression, la malveillance, l'amertume, le ressentiment, la frustration, l'ennui, la résignation, la complaisance à se conformer à un rôle...

Même les féministes endurcies qui s'opposent à tout ce que le pape peut dire, ou presque, ressentent ces jours-ci de la culpabilité, de l'angoisse, de la déprime... Parce que le patriarcat nous a consignées dans la *Caste des Touchables*, les femmes sont touchées physiquement, psychiquement et émotivement par ce genre de non-événements orchestrés par le patriarcat.

Pour faire éclater cette Caste de Touchables, il faut retrouver et exercer nos *Pouvoirs de contact absolu*. Et ça, ce n'est pas en niant que ça se passe ou en ne faisant qu'y réagir, mais en Agissant par et pour Nous-mêmes. Je propose de profiter de la visite du pape comme d'une occasion de nous réunir, de célébrer notre Réalité, d'atteindre nos propres *Pouvoirs spirituels*. Par exemple, mettre en scène des parodies, des caricatures du pape, organiser nos propres parades, faire du théâtre de rue, etc. en mettant l'accent sur notre Rage, en exerçant notre pouvoir de dérision et surtout en affirmant le sens autonome que nous donnons à nos vies.

Il existe une autre espèce de pseudo-passions que j'ai baptisées *passions atrophiées*. Ce sont des passions authentiques qui n'ont pu croître normalement. Tout comme le bonzai de 9" de haut qui aurait pu devenir un arbre de 80 pieds, elles sont naines et leurs racines restent superficielles. Et, en plus, comme elles ont été tordues/distordues, elles prennent des directions anormales, elles se trompent d'objet.

Ainsi on dresse les femmes à mal orienter leur amour, leurs désirs, leur plaisir. On les entraîne à détester ou à haïr ce qui ne les menace pas (les autres femmes, entre autres), à s'attrister pour des choses qui ne devraient pas les rendre tristes, à espérer ou désespérer pour de mauvaises raisons, à craindre ou désirer des choses injustifiées, à se tromper d'objet de colère.

La visite du pape sert à réprimer nos passions authentiques. On trompe les femmes en leur faisant croire qu'elles doivent aimer le pape, désirer son approbation et se réjouir de sa visite. Pour y arriver, elles doivent rejeter leur propre réalité, craindre leur propre liberté, désirer s'auto-sacrifier comme des esclaves consentantes et retourner leur colère contre elles-mêmes.

NB : *Penses-tu que c'est par hasard que le pape vienne en 1984 ?*

MD : Absolument pas. Dans le grand classique d'Orwell, *1984*, la société totalitaire est dominée par l'image de Big Brother qui apparaît partout sur des écrans de télévision. Le pape va encore plus loin parce qu'il représente en plus l'image contemporaine du mâle assumant le rôle de la Déesse-mère.

Jean-Paul II («*Il vous veut*»), c'est la superstar, robe blanche et mâchoires d'acier, qui a enchanté des centaines de milliers de téléspectateurs-trices et des auditoires tout aussi gigantesques. Il fait son *apparition* comme la Reine du Paradis daignant nous rendre visite, con-descendant de son avion particulier de continent en continent, embrassant le sol de chaque pays. Dans sa magnifique robe féminine, ce pape pop est devenu l'archétype chéri des médias. Mais, comme toutes les déministes le savent, ce pape s'emploie à renforcer les idéologies basées sur la haine des femmes, tous les mythes, les rôles, les règles qui sapent tout respect pour la vie – en se parant par ailleurs de l'étiquette Pro-Vie.

On trompe les femmes en leur faisant croire qu'elles doivent aimer le pape et se réjouir de sa visite.

Dans *1984*, Orwell a parfaitement identifié la stratégie de la *double pensée*. Le pape nous en donne un exemple éloquent. L'un des slogans du parti, dans *1984*, c'est «L'amour c'est la haine». En comparant les déclarations du pape sur l'amour à ses actes et à sa doctrine réels, les femmes perspicaces peuvent voir à quel point ce slogan lui va bien.

Par exemple, le 6 septembre 1983, le Boston Globe publiait un communiqué de l'Associated Press reprenant un discours adressé par Jean-Paul II aux évêques américains :

«Le pape Jean-Paul II a fermement réitéré sa position contre l'ordination des femmes et il s'est adressé hier aux évêques américains pour réaffirmer les principes traditionnels de l'Église face à la sexualité et au mariage, même si ces principes ne sont pas très populaires.

«Mais le souverain pontife a aussi invité les évêques à s'opposer à toute «discrimination contre les femmes sur la base de leur sexe».

«Le pape, qui s'adressait à 23 évêques dans sa résidence de Castel Gandolfo, au sud de Rome, leur a enjoint de réaffirmer les positions de l'Église contre la contraception, le divorce, l'homosexualité, les relations sexuelles avant le mariage et l'avortement.»

La contradiction de ce texte saute aux yeux. Quand on exerce notre *pensée non dédoublée*, on se rend compte que ce genre de raisonnement est tout à fait typique. Mais il ne faut pas tomber dans le piège de la réaction primaire, en militant inconditionnellement pour l'ordination des femmes dans l'Église catholique, par exemple. Comme je l'ai déjà souvent suggéré, cette attitude équivaut à celle d'une personne noire qui se battrait pour que les Noir-e-s aient accès aux postes de direction dans le Ku Klux Klan.

Ces génuflexions (pour quémander des mini-vérités ou des demi-mensonges) prennent l'allure d'auto-humiliations absurdes. Cette réaction est aussi futile que de demander aux marchands de pornographie hard core d'établir un dialogue avec les féministes sur l'aspect moral de leur industrie gynocide multi-milliardaire. Cela ne fait que susciter un sentiment de frustration et renforce les Méga-mensonges.

1/ Demaris Wehr, «Fracturing the Language of Patriarchy», *New York Times*, 22 juillet 1984.

2/ Citée par D. Wehr, idem.

3/ C'est volontairement que nous respectons ici la façon d'écrire, ou de re-nommer avec majuscules, etc... de Mary Daly.

ÉPILOGUE FATAL

Par Denise Boucher

La journaliste sortit à cinq heures pour aller mener son enquête hyperréaliste. Pour interroger son monde, elle n'avait dans ses bagages que deux questions.

À la première, **que pensez-vous de la visite du pape**, on lui répondit :

– «Le medium est le message de la structure, on n'est pas pour se mettre à lui donner du contenu.»
– «Nothing.»
– «Un gros problème.»
– «Je ne peux pas penser à cela, ça m'inhibe.»
– «Ah ! seigneur !»
– «Ça va mettre Montréal sur la map.»
– «Disons que je meurs, disons que j'ai ramassé assez d'argent pour avoir le pape à mes côtés, je vais mourir quand même, so ouate ?»

– «Oui mais, les femmes...»
– «Les gars qui fabriquent la papemobile ont l'habitude de construire des camions de pompier et depuis qu'ils ont commencé, ils ont arrêté de sacrer.»
– «Comme ça coûte les yeux de la tête, je ne verrai rien.»
– «Vous parlez de Djipitou (JP2) ?»
– «En tout cas, ça crée une passion collective.»
– «Et les femmes là-dedans ?»
– «Tous les Polonais vont se prendre pour le pape ou le contraire.»
– «Il va venir glorifier une servante blanchisseuse blanchie.»
– «Trudeau ne sera pas là.»
– «Dans le gaz lacrymogène, en Corée, il a été le seul à ne pas pleurer. Il a été capable de faire voir de rien pour contrôler la foule.»

À sa deuxième question, qu'elle croyait de mauvais goût, **croyez-vous que le pape sera assassiné ?**, on lui répondit :

– «Je n'ai pas le goût de faire de la politique et je sais que ce n'est pas bien.»
– «Je pense aux Orangistes mais la reine va venir l'accueillir et Jeanne Sauvé aussi. Le nom de cette femme est déjà une garantie.»
– «Je souhaite que non, ce serait pire que Dallas et mauvais pour le tourisme.»
– «Ça prendrait un assassin du dimanche.»
– «Non, grâce à la papemobile d'un modèle canadien dont la structure intense (heavy duty) sur six roues gardera seulement la cabine intacte.»
– «Mais voyons, le pape est indestructible.»
– «C'est un grand défi technique.»
– «Oui, et ce sera par un féministe turc. Ou par Martin Dufresne.»
– «Mais voyons, pas de panique !»
– «D'un certain côté, je dirais que oui, mais de l'autre, je dirais que non.»

La journaliste rentra chez elle à minuit pour taper les réponses reçues. Elle se disait qu'elle avait manqué de veine parce qu'elle n'avait pas rencontré de fanatique véritable. FIN

DOSSIER

DESSINS TIRES DE LE PAPE JEAN-PAUL II, ALBUM DES EDITIONS HERITAGE, la seule biographie illustrée autorisée par le Vatican.